

LA PRIVATISATION DE LA POLITIQUE ETRANGÈRE EN ASIE DU SUD : ENTRE MODES PRIVÉS D'ACTION DIPLOMATIQUE ET DÉCHARGE DIPLOMATIQUE DE L'ETAT

L'EXEMPLE DE LA «DIPLOMATIE DU CRICKET»
ENTRE L'INDE ET LE PAKISTAN

PAR

LAURENT GAYER (*)

Suscitant une véritable fièvre en Asie du Sud, le cricket y est intimement lié au politique. Depuis les indépendances, ce sport a participé à la formation des identités nationales indienne et pakistanaise dans le sous-continent, mais aussi en diaspora (1). La nationalisation progressive du cricket a également placé ce sport au cœur des relations indo-pakistanaïses : après avoir longtemps entretenu les tensions entre les deux Etats et leurs sociétés, le cricket est, depuis les années 1980, un instrument de leur rapprochement. L'Inde et le Pakistan se sont en effet engagés dans une «diplomatie du cricket» qui, dans ses derniers développements, met en lumière les dynamiques complexes du «dialogue composite» indo-pakistanaïse, reposant à la fois sur des «mesures de confiance» interétatiques et sur un renforcement des interactions transnationales entre les sociétés indienne et pakistanaise (2). Ce jeu à deux niveaux, interétatique et transnational, est au cœur du processus de dialogue en cours entre l'Inde et le Pakistan et témoigne des ajustements de l'Etat à la globalisation, à travers des partenariats toujours fragiles avec les acteurs privés.

La diplomatie du cricket de l'Inde et du Pakistan, dont nous retracerons ici les origines avant d'en examiner les résultats, constitue une illustration des phénomènes de privatisation de la politique étrangère, qui se sont à la fois banalisés et diversifiés depuis la fin de la Guerre froide. Comme le donne à voir cette diplomatie sportive, la privatisation de la politique

(*) Chercheur au Centre de Sciences humaines de New Delhi (CSH, Inde) et chercheur associé au Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud EHESS-CNRS (CEIAS, France).

(1) Sur les enjeux identitaires et la portée polémique du cricket dans les diasporas indo-pakistanaïses, cf. Laurent GAYER, «The volatility of the 'other' : identity formation and social interaction in diasporic environments», *South Asia Multidisciplinary Journal*, n° 1, 2006.

(2) Celui-ci s'est initié début 2004, après que l'Inde a décrété un cessez-le-feu unilatéral au Cachemire fin 2003, aussitôt imitée par le Pakistan. Ce «dialogue composite» s'est poursuivi au cours de l'année 2005 et, s'il n'a pas encore débouché sur un véritable processus de paix, il a d'ores et déjà contribué à une certaine normalisation des relations indo-pakistanaïses ; à ce sujet, cf. Laurent GAYER, «Conflits et coopérations régionales en Asie du Sud», *Questions internationales*, n° 15, sept.-oct. 2005, pp. 60-67.

étrangère se décline sous plusieurs formes, selon le lieu de son impulsion et les acteurs qu'elle incite à réagir. En dépit de sa polysémie, qui peut sembler lui ôter une partie de sa valeur heuristique, cette notion est la plus féconde pour penser les mobilisations des acteurs privés agissant en diplomates et, en parallèle, les pratiques de sous-traitance aux acteurs privés de certains enjeux de politique étrangère. Loin de s'opposer, ces dynamiques témoignent conjointement, bien que selon des modalités propres, des complémentarités recherchées par les acteurs étatiques, le marché et la société politique à l'heure de la globalisation, ici entendue comme représentation autant, sinon plus, que comme fait social objectif.

L'IDENTITÉ PAR LE SPORT :
CRICKET ET FORMATION DES IDENTITÉS COLLECTIVES
DANS L'INDE COLONIALE ET POST-COLONIALE

Le cricket a été introduit en Inde dès le XVIII^e siècle, mais les «indigènes» ne furent pas autorisés à s'adonner à ce divertissement aristocratique avant le siècle suivant. Au cours du XIX^e siècle, le cricket s'ouvrit progressivement aux Indiens, mais demeura ségrégatif, les Anglais et les Indiens disputant rarement les mêmes matchs ou dans des équipes adverses. Les Parsi de Bombay firent œuvre de pionniers en ouvrant, dès les années 1840, les premiers clubs de cricket indiens. Au cours de cette phase fondatrice, qui se prolongea jusqu'aux années 1930, l'appartenance religieuse constitua le principe de regroupement des joueurs, dans l'Inde britannique tout au moins, puisque les princes étaient moins regardants sur l'appartenance confessionnelle de leurs joueurs que les mécènes de Bombay (3). Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, on vit ainsi apparaître des clubs de cricket hindous et musulmans, en plus des clubs parsi et «européens» et de ceux rassemblant «le reste», constitué des joueurs bouddhistes, juifs et chrétiens. Ces équipes formées sur une base confessionnelle s'affrontaient dans le cadre d'un tournoi «pentangulaire» et le cricket devint ainsi «*un vaste champ de bataille où les joueurs et le public apprirent à se penser comme Hindous, Parsi et Musulmans par opposition aux Européens*» (4). Les *leaders* du Congrès ne s'y trompèrent pas et, à l'initiative de Gandhi, le parti fit interdire le Pentangular en 1945.

Après avoir cherché à contenir la diffusion du cricket dans la société indienne, les administrateurs coloniaux l'ont encouragée à partir de la fin du XIX^e siècle. Au cours de cette période, le cricket devint «*le meilleur moyen de transmettre les idéaux victoriens de force de caractère et de forme*

(3) Sur cette phase fondatrice du cricket indien, cf. Ramachandra GUHA, *A Corner of a Foreign Field. The Indian History of a British Sport*, Pan Macmillan, Londres, 2002.

(4) Arjun APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2005 (1^{re} éd. 1996), p. 154.

physique à la colonie» (5). Le sport reçut alors un soutien quasi officiel et prit une dimension politique et morale. A travers le cricket, c'est un véritable style de vie que ces patrons coloniaux du cricket s'efforcèrent de transmettre à leurs protégés indiens. Cependant, en s'appropriant le jeu colonial, ces mécènes indiens l'ont détourné de son sens originel : ainsi, les mécènes de Bombay adaptèrent à leurs équipes le principe communautaire sur lequel reposaient leurs réseaux d'affaires ; en patronnant le jeu, les princes indiens l'ont quant à eux mis au service de leur propre ethos aristocratique, afin de redorer leur blason terni par la colonisation.

Dans le public, la diffusion du cricket aboutit également à un résultat bien différent, voire contraire, de celui anticipé par le colonisateur, puisque l'indianisation progressive du sport contribua à aiguïser les antipathies intercommunautaires qu'il était précisément supposé contenir. Et si la diffusion du jeu conduisit les Indiens à prendre conscience de leur diversité, l'indianisation du cricket contribua aussi à éveiller la fierté de la nation indienne, émerveillée par sa faculté à maîtriser la technique du colonisateur, voire à le surpasser sur son propre terrain en produisant dès la fin du XIX^e siècle des joueurs de légende tels que Ranjitsinhji (1872-1933). L'indianisation du cricket résulte donc d'un «*malentendu opératoire*» (6), venant rappeler que, dans le contexte colonial, «*le contresens est créateur*» (7).

Depuis les indépendances, les évolutions du cricket ont accompagné celles des identités nationales en Inde et au Pakistan. En Inde, l'Etat a investi dans le cricket ; il gère l'organe de régulation du sport hérité de la période coloniale, le Board of Control for Cricket in India (BCCI). La forte médiatisation de l'élection du nouveau président de la fédération indienne de cricket, en novembre 2005, est venue rappeler la nature stratégique de ce poste convoité : le nouveau président du BCCI, Sharad Pawar, a bénéficié du soutien de la présidente du parti du Congrès, Sonia Gandhi, qui a vu là un moyen de récompenser un partenaire de la coalition de l'United Progressive Alliance (UPA), au pouvoir depuis mai 2004. Or, ministre de l'Agriculture de Manmohan Singh, Pawar est le *leader* d'une faction dissidente du Congrès, le National Congress Party (NCP), arrivée en tête des élections locales du Maharashtra en 2004, mais écartée des postes-clefs du gouvernement local par le parti de Sonia Gandhi ; en apportant son soutien à la candidature de Pawar, déjà président du club de cricket de Bombay, Sonia Gandhi a donc surmonté sa rancune (8) pour offrir à son allié un «lot de consolation», qui lui donne accès à d'importantes ressources (distribution de

(5) *Ibid.*, p. 148.

(6) Cette notion a été forgée par Jean-François Bayart, pour qualifier les appropriations et les détournements, par les régimes autoritaires africains, des normes démocratiques transmises par le colonisateur ; cf. Jean-François BAYART, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Fayard, Paris, 1989.

(7) Jackie ASSAYAG, *La Mondialisation vue d'ailleurs. L'Inde désorientée*, Seuil, Paris, 2005, p. 48.

(8) En soutenant la candidature de Pawar, Sonia Gandhi a dû surmonter sa rancune à l'égard du personnage, qui avait fait dissidence du Congrès parce qu'il refusait que le parti tombe entre les mains d'une «étrangère» (Sonia Gandhi, veuve de Rajiv Gandhi, est d'origine italienne).

postes lucratifs au sein du BCCI, billets d'avion gratuits pour suivre l'équipe nationale dans ses déplacements à l'étranger, tickets pour les grands matchs...). Signe de l'importance de ce scrutin dans la vie politique indienne, celui-ci a cette fois été supervisé par l'ancien président de la commission électorale nationale, mandaté par la Cour suprême, pour s'assurer de la transparence de l'élection – le scrutin de 2004 avait dû être annulé suite à des accusations de fraude.

Au Pakistan, l'armée surveille de près le Pakistan Cricket Board (PCB), placé sous l'autorité du chef de l'Etat. A l'issue de son coup d'Etat d'octobre 1999, le général Musharraf a nommé l'un de ses proches, le général de corps d'armée Tauqir Zia, à la tête du PCB. Celui-ci a été contraint de démissionner en décembre 2003, après une série de scandales : Zia avait fait entrer son fils dans l'équipe nationale et il avait dû endosser la responsabilité d'une retransmission télévisée défectueuse d'un match entre l'équipe nationale et celle de Nouvelle-Zélande. Pour lui succéder, le général Musharraf a choisi un diplomate chevronné, Shaharyar Khan (*cf. infra*).

Cet investissement de l'Etat indien et de son rival pakistanais dans le cricket ne doit pourtant pas faire illusion : dans ces deux pays, l'infrastructure de soutien au cricket n'est que marginalement étatique. En Inde, depuis les années 1950, le financement des clubs est assuré par les grandes entreprises, qui peuvent inscrire ces dépenses sur leur budget publicitaire. Au Pakistan, les entreprises sponsorisent le PCB et participent à sa gestion, tout en finançant les grands tournois. De nombreuses entreprises financent également leur propre équipe, l'une des plus fameuses étant celle patronnée par les laboratoires de recherche nucléaire de KRL, longtemps dirigés par Abdul Qadir Khan. En Inde comme au Pakistan, la promotion du sentiment national par le cricket est donc le fruit d'une coopération informelle entre l'Etat et le marché, qui mériterait une analyse approfondie.

UNE « GESTE MILITAIRE LUDIQUE » :

LE CRICKET INDO-PAKISTANAIS, ALLÉGORIE GUERRIÈRE

En mars 2004, le général Musharraf s'est félicité que « *l'Inde et le Pakistan disposent tous deux d'armes de destruction massive* » (9). Cette déclaration, prononcée devant l'équipe de cricket indienne alors en tournée au Pakistan, ne faisait pas référence aux capacités nucléaires militaires des deux Etats rivaux, mais aux deux plus fameux joueurs de cricket du sous-continent : Shoaib Akhtar, le célèbre lanceur de l'équipe pakistanaise, et Sachin Tendulkar, le plus grand batteur que l'équipe indienne ait connu ces dernières années.

On aurait tort de ne voir ici qu'une illustration du sens de la dérision du général-Président pakistanais. Plus fondamentalement, ce bon mot du géné-

(9) Cité par Tunku VARADARAJAN, « Cricket diplomacy », *The Wall Street Journal*, 25 mars 2004.

ral Musharraf – qui prend toute sa valeur lorsqu'on se souvient que Shoaib Akhtar fut le capitaine de l'équipe financée par KRL... – est venu rappeler que la nationalisation du cricket, en Inde et au Pakistan, a placé ce sport au cœur des relations conflictuelles entre les deux Etats. Depuis les indépendances, les matchs de cricket entre les équipes nationales indienne et pakistanaise sont des moments de forte tension interétatique. Ainsi que le suggère Ashis Nandy, les matchs de cricket indo-pakistanaï relèvent d'une «*geste militaire ludique*» («*playful collective warfare*») (10), à travers laquelle les populations du sous-continent indien font allégeance à leur Etat-nation tout en réaffirmant leurs inimitiés à l'égard de ses adversaires. Le cricket n'est donc pas une simple «soupape de sécurité» permettant à ces populations de libérer et ultimement de maîtriser leur animosité, infirmant ainsi la thèse de Norbert Elias, qui voit dans le sport un simulacre d'affrontement à travers lequel la société expurge ses pulsions belliqueuses (11). Pour les populations indo-pakistanaïses, le cricket ne présente pas de telles vertus cathartiques, mais consiste plutôt en «*une arène complexe où se réactive le curieux mélange d'animosité et de fraternité qui caractérise les relations entre ces deux Etats-nations précédemment unis*» (12).

En période de forte tension entre les deux rivaux, le cricket joue cependant un rôle marginal dans leurs relations, dans la mesure où les matchs entre l'équipe indienne et l'équipe pakistanaïse sont alors suspendus. Ce fut le cas, notamment, de 1960 à 1978, période au cours de laquelle l'animosité entre les deux Etats les conduisit à suspendre leurs rencontres sportives. Paradoxalement, c'est dans les périodes d'apaisement des relations indo-pakistanaïses que le sport peut acquérir des propriétés belligènes : ainsi, la tournée de l'équipe pakistanaïse en Inde, en 1999, a donné l'occasion aux nationalistes hindous les plus radicaux de se médiatiser à travers une série de menaces et d'incidents qui sont venus perturber cette visite supposée relancer la diplomatie du cricket entre les deux rivaux. Les menaces d'attentats – notamment au moyen de cobras infiltrés dans les vestiaires de l'équipe pakistanaïse (13) – proférées par la Shiv Sena (14) ont inquiété les responsables pakistanaïses, qui ont longuement hésité avant de donner leur aval à cette tournée à haut risque.

(10) Ashis NANDY, *The Tao of Cricket. On Games of Destiny and the Destiny of Games*, Oxford University Press, Delhi, 2000 (1^{re} éd. 1989).

(11) Norbert ELIAS, «Sur le sport et la violence», in Norbert ELIAS/Eric DUNNING, *Sport et Civilisation. La Violence maîtrisée*, La Découverte, Paris, 1994 (1^{re} éd. 1986), p. 217.

(12) Arjun APPADURAI, *Après le Colonialisme*, op. cit., p. 169.

(13) Pour parer à cette menace, des charmeurs de serpent furent recrutés par les services de sécurité indiens. Cf. Shaharyar M. KHAN, *Cricket, a Bridge of Peace*, Oxford University Press, Karachi, 2005, p. 24.

(14) La Shiv Sena (l'armée de Shivalji), du nom d'un célèbre guerrier marathe du XVII^e siècle), fondée en 1966, représente la tendance la plus anti-musulmane et la plus populiste du mouvement nationaliste hindou. Ce parti, animé par un ancien caricaturiste reconverti en histrion fascisant, est exclusivement implanté au Maharashtra et plus particulièrement à Bombay. Sur ce parti, dans une perspective anthropologique, cf. Thomas Blom HANSEN, *Wages of Violence. Naming and Identity in Postcolonial Bombay*, Princeton University Press, Princeton, 2001.

Le Premier ministre Nawaz Sharif, connu pour être un passionné mais aussi un excellent joueur de cricket, finit par donner son feu vert à cette tournée mais celle-ci donna lieu à quelques troubles (jets de têtes de porc sur le terrain à Madras, assaut du siège du BCCI à Bombay, dégradation du terrain à Delhi...). Des incidents analogues avaient marqué la courte tournée de l'équipe indienne au Pakistan en 1997 (jets de pierres sur les joueurs, au cours d'un match à Karachi) et les autorités indiennes ont donc, à leur tour, hésité avant de donner leur aval à la tournée de l'équipe nationale au Pakistan en 2004. Ces arbitrages suggèrent que, pour les dirigeants indiens et pakistanais, le cricket est une arme à double tranchant : certes, les échanges sportifs constituent une «bonne thérapie», mais «ils présentent également le risque de jeter de l'huile sur le feu», souligne ainsi le professeur C. Raja Mohan, éditeur des pages «Stratégie» du quotidien *The Hindu* (15). En 1999, une collision survenue entre les deux joueurs phares de l'équipe indienne et pakistanaise, au cours d'un match à Calcutta, manqua ainsi de provoquer un grave incident diplomatique, qui eût grandement perturbé la rencontre devant se dérouler le jour suivant à Lahore entre le Premier ministre pakistanais et son homologue indien ; afin de contenir l'hostilité du public, après l'éviction de Sachin Tendulkar, les organisateurs du match eurent cependant l'heureuse initiative de suspendre momentanément la partie, en avançant l'heure du thé (16)...

DÉMILITARISER LE CRICKET INDO-PAKISTANAIS : AUX ORIGINES DE LA DIPLOMATIE DU CRICKET

Allégorie guerrière, évoquant dans l'imaginaire populaire le conflit indo-pakistanaï, le cricket joue désormais un rôle central dans le rapprochement entre les deux rivaux. Comme le soulignait récemment un journaliste indien en visite au Pakistan, «les matchs de cricket Inde-Pakistan ne consistent plus en une 'guerre non violente' ('war minus the shooting' (17)) et le cricket tient désormais un rôle de catalyseur dans le processus de paix [indo-pakistanaï]» (18). Cette diplomatie sportive, rappelant la «diplomatie du ping-pong», qui a contribué à la normalisation des relations sino-américaines au cours des années 1970 (19), s'est initiée dès le milieu des années 1980.

(15) Cité par Matthew PENINGTON, «Cricket diplomacy : India vs. Pakistan», *SFGate.com*, 4 mars 2004.

(16) Shaharyar M. KHAN, *Cricket, a Bridge of Peace*, op. cit., pp. 73-75.

(17) Cette expression est apparue sous la plume de George Orwell, dans son article «The sporting spirit», publié en décembre 1945, peu après la visite controversée d'une équipe de football russe en Grande-Bretagne.

(18) S. DINAKAR, «It is love for real», *Frontline* (Madras), vol. XXII, n° 8, 12 mars-25 mars 2005.

(19) La «ping pong diplomacy» vit le jour en 1971, avec la visite de l'équipe de ping-pong américaine en Chine. Ces sportifs, les premiers Américains à entrer en Chine populaire, contribuèrent à instaurer un climat favorable au dégel des relations sino-américaines, entériné par la visite de Nixon à Pékin en février 1972. A cette occasion, Chou En-lai déclara : «jamais, dans l'histoire, avait-on fait d'un sport un outil diplomatique aussi efficace».

Au cours de cette période, on a en effet assisté à la formation d'un lobby indo-pakistanaï s constitué de diplomates des deux pays et soutenu financièrement par le groupe indien Reliance, en faveur de la tenue de la Coupe du monde d'Angleterre dans le sous-continent indien. Parallèlement à la formation de ce *lobby*, le chef de l'Etat pakistanais mit à profit les rencontres sportives entre l'Inde et le Pakistan pour les conduire sur la voie de la détente : en 1987, alors que les relations indo-pakistanaï s connaissaient une grave crise, le général Zia s'invita à Jaipur pour assister à un match entre l'équipe indienne et sa rivale pakistanaï se. Cette visite impromptue contribua à une décrue significative des tensions entre les deux adversaires et donna le véritable coup d'envoi de la diplomatie du cricket, patronnée par les plus hautes autorités des deux pays.

Cette diplomatie officieuse, déléguée à des acteurs privés, est entrée dans la maturité à la fin des années 1990, lorsque les Etats indien et pakistanais ont cherché à faire du cricket un instrument de leur rapprochement. En janvier 1999, Nawaz Sharif a chargé Shaharyar Khan, ancien Secrétaire des Affaires étrangères – et cousin de l'ex-capitaine de l'équipe de cricket indienne M. A. K. Pataudi – d'accompagner l'équipe pakistanaï se dans une tournée en Inde qui s'annonçait tendue, mais promettait également d'importants dividendes diplomatiques si elle arrivait à son terme (20). Ce gambit du Premier ministre pakistanais fut récompensé, puisque la tournée de l'équipe pakistanaï se fut un succès triomphal, en termes sportifs, du fait d'une victoire à Madras, saluée par une *standing ovation* du public, mais aussi et surtout diplomatique. Si les événements de Kargil contribuèrent à une montée des tensions dans le sous-continent indien au cours de la même année, la diplomatie du cricket impulsée par les Pakistanais a amorcé un processus de rapprochement des sociétés indienne et pakistanaï se, en dépit des provocations qui ont accompagné la tournée de l'équipe pakistanaï se.

Cette «démilitarisation» progressive et contestée du cricket indo-pakistanaï s rappelle qu'aucun sport ne possède de significations politiques et morales intrinsèques. Les jeux sportifs consistent en des pratiques corporelles porteuses de sens dont l'interprétation varie dans le temps et à travers la société à un temps donné (21). La nouvelle signification internationale du cricket indo-pakistanaï s s'est précisée en 2004, avec la tournée de l'équipe indienne au Pakistan, la première depuis 1989, si l'on excepte les trois matchs d'une tournée disputés en 1997. Le gouvernement du BJP a d'abord hésité à autoriser cette tournée (22), avant d'enjoindre aux joueurs indiens de «*briller sur le terrain et conquérir les cœurs*» («*khel hi nahin, dil bhi*

(20) Shaharyar M. KHAN, *op. cit.*, pp. 5-6.

(21) Jeremy MACCLANCY, «Sport, identity and ethnicity», in Jeremy MACCLANCY (dir.), *Sport, Identity and Ethnicity*, Berg, Oxford, 1996, p. 4.

(22) Les *leaders* du BJP craignaient des retombées négatives, à l'approche des élections générales, en cas de défaite indienne : cf. Rahul BHATTACHARYA, *Pundits from Pakistan. On tour with India, 2003-04*, Pan Macmillan, Londres, 2005, p. 9.

jeetiye» (23)); cette tournée s'est finalement déroulée dans une ambiance festive qui a accompagné le rapprochement entre les deux Etats en 2004-2005.

La diplomatie du cricket a permis d'instaurer un nouveau climat de confiance entre les deux rivaux, tout en contribuant à l'expression d'émotions collectives longtemps réprimées. Les matchs de cricket entre l'Inde et le Pakistan sont ainsi l'occasion, pour les populations qui ont l'opportunité d'y assister (24), de proclamer affectueusement leur attachement à un univers culturel et à une histoire partagés (25). Ces émotions transnationales libérées par le cricket viennent contraindre les dirigeants indo-pakistanaïes. Devant ces scènes de liesse, ces derniers ne peuvent plus répéter, comme ils l'ont longtemps fait, que leurs populations demeurent hostiles à un rapprochement diplomatique. Si elle constitue une source de pression populaire pour les élites politiques indiennes et pakistanaises, cette fièvre du cricket a également été mise à profit par les dirigeants des deux pays dans le cadre du «dialogue composite» qu'ils ont initié au cours du printemps 2004. En s'invitant au dernier match des séries Inde-Pakistan à New Delhi, le 16 avril 2005, le général Musharraf a ainsi cherché à inscrire son action diplomatique dans un mouvement populaire transcendant les frontières, qui lui permet de tenir tête aux organisations islamistes et djihadistes qui lui reprochent sa volte-face stratégique à l'égard de l'Inde : cette visite, justifiée par des motifs sportifs, a donné l'occasion au général Musharraf d'annoncer un revirement spectaculaire dans la politique étrangère pakistanaïse, dont était supposé témoigner le renoncement du Pakistan au caractère central de la question du Cachemire dans son différend avec l'Inde, mais aussi son ralliement implicite à la proposition indienne de *statu quo* sur la Ligne de contrôle (LoC), vouée à devenir une «frontière souple» (*soft border*) pour le général-Président.

UN EXEMPLE DE DIPLOMATIE PRIVÉE ? COMPRENDRE LA «DIPLOMATIE DU CRICKET» ENTRE L'INDE ET LE PAKISTAN

Comme le souligne François Constantin, les phénomènes de privatisation de la politique étrangère désignent aussi bien «*des situations où des acteurs privés sont à l'origine de processus induisant des comportements internatio-*

(23) Cette injonction a été faite le 10 mars 2004 par le Premier ministre Vajpayee, à l'adresse des joueurs de l'équipe indienne en partance pour le Pakistan.

(24) Au cours de la tournée de l'équipe indienne au Pakistan, en 2004, 8 000 «*cricket visas*» ont été accordés aux spectateurs indiens. Un nombre équivalent de visas a été accordé aux visiteurs pakistanais venus assister aux séries indo-pakistanaïes de 2005 en Inde.

(25) Sur cette dimension affective des interactions entre Indiens et Pakistanais rendues possibles par le cricket, on pourra se référer aux bannières déployées par le public indien en 2005, qui proclamaient toutes l'amour (*pyar*) des Indiens pour les Pakistanais; un journaliste accompagnant l'équipe indienne dans sa tournée pakistanaïse de 2004 raconte pour sa part comment il s'est entendu répéter, tout au long de son séjour, «*j'aime l'Inde!*»: cf. Rahul BHATTACHARYA, *op. cit.*, p. 27.

naux auxquels les gouvernements doivent réagir» que «des situations où les gouvernements eux-mêmes s'appuient sur des relations de nature privée pour mener soit une politique publique [...] soit une politique personnelle» (26). Pour distinguer ces deux versants du phénomène, nous parlerons dans le premier cas de «modes populaires d'action diplomatique» (27) et, dans le second, de «décharge diplomatique» ou d'actions diplomatiques privatisées.

L'émergence des «modes populaires d'action diplomatique», que l'on peut aussi qualifier de diplomaties privées, est bien antérieure à la fin de la Guerre froide. Ces initiatives diplomatiques officieuses s'enracinent en effet dans des pratiques transnationales anciennes, témoignant de la capacité persistante des acteurs privés à se mobiliser sur la scène internationale pour accéder à la reconnaissance, pour nouer des alliances et pour défendre leurs intérêts et leurs valeurs. La notion de mode populaire d'action diplomatique recouvre des phénomènes variés, allant des médiations individuelles proposées par des diplomates à titre privé ou par des entrepreneurs prétendant agir au nom de l'intérêt général, aux actions plus institutionnalisées des églises catholique et protestantes. Par-delà leurs spécificités, ces initiatives témoignent conjointement du caractère illusoire du monopole d'Etat sur la représentation internationale des individus, mythe fondateur du système international issu de la paix de Westphalie (28). La culture, les liens de parenté, les ententes économiques et les convictions religieuses et idéologiques fournissent aux individus des registres de mobilisation transcendant le cadre étroit du territoire, qui constituent autant de modes de projection dans la société mondiale.

Bien que l'avènement et la diffusion de l'Etat territorial, depuis le XVII^e siècle, aient érigé les relations transnationales en perversion de l'ordre interétatique mondial, la diplomatie ne s'est jamais réduite à une affaire d'Etats. Au cours de la Guerre froide, trop souvent perçue comme un simple affrontement de puissances étatiques, les initiatives diplomatiques privées se sont multipliées, comme l'illustrent les actions entreprises dans le domaine de la diplomatie culturelle par les organisations de jeunesse, par la communauté scientifique et par les grandes fondations américaines vis-à-vis de l'Union soviétique (29), ainsi que les entreprises de diplomatie identitaire conduites par les groupes nationalistes en lutte pour leur autonomie ou leur indépendance (30).

(26) François CONSTANTIN, «La privatisation de la politique étrangère : à partir de la scène africaine», *Pouvoirs*, n° 88, 1999, p. 45.

(27) François CONSTANTIN, «Affaires de familles et affaires d'Etat : à propos des modes populaires d'action diplomatique en Afrique orientale», *Revue française de science politique*, vol. XXXVI, n° 4, 1986, pp. 672-694.

(28) Bertrand BADIE, «Le jeu triangulaire», in Pierre BIRNBAUM (dir.), *Sociologie des nationalismes*, PUF, Paris, 1997, pp. 448 et suiv.

(29) David D. NEWSOM (dir.), *Private Diplomacy with the Soviet Union*, University of America Press, Lanham, 1987.

(30) Laurent GAYER, «Projections internationales ou détours vers le local ? Les diplomaties identitaires des Sikhs (Inde) et des Mohajirs (Pakistan)», *Etudes internationales*, 2006.

La pratique de la «*décharge*» des acteurs publics vers les acteurs privés, pour reprendre un terme wébérien (31), ne se cantonne pas à la politique intérieure, mais se manifeste également dans le champ diplomatique. Les professionnels de la politique étrangère peuvent en effet trouver avantage, dans le traitement de certains dossiers délicats ou dans leurs relations avec des acteurs irréguliers, à déléguer leur charge à des acteurs privés. Cette «*décharge diplomatique*» est sans doute aussi ancienne que la politique étrangère elle-même, mais n'a jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude systématique.

Au regard de ces définitions, comment qualifier la diplomatie du cricket entre l'Inde et le Pakistan ? De manière particulièrement complexe, il semble qu'elle illustre simultanément les deux modalités des phénomènes de privatisation de la politique étrangère. Cette diplomatie officieuse relève d'abord d'une logique étatique : depuis la seconde moitié des années 1980, les dirigeants indiens et pakistanais ont pris conscience des vertus normalisatrices des rencontres sportives entre leurs deux pays. La tournée de l'équipe pakistanaise en Inde, en 1999, a été décidée par le Premier ministre de l'époque, Nawaz Sharif ; de la même manière, l'équipe indienne s'est trouvée mandatée par le Premier ministre Atal Behari Vajpayee pour «*conquérir les cœurs et les esprits*» pakistanais en 2004.

Dans les deux cas, c'est donc le chef de gouvernement qui a endossé la responsabilité d'envoyer l'équipe nationale dans le pays adverse, avec une mission diplomatique explicite, résumée par le capitaine de l'équipe pakistanaise, Wasim Akram, peu avant sa tournée en Inde en 1999 : «*nous allons là-bas pour contribuer à une amélioration des relations entre nos deux pays*» (32). On peut donc bien parler ici de «*décharge diplomatique*», les joueurs de cricket se voyant confier une mission d'intérêt général par leur Etat d'attache : cette mission consiste moins à pacifier les relations indo-pakistanaïses qu'à accompagner les négociations entre les deux Etats. En ce sens, la diplomatie du cricket n'est pas un instrument de *peace-building*, mais une mesure de confiance sociétale, destinée à préparer les esprits à la tenue d'un nouveau *round* de négociation. Cette diplomatie déléguée à des acteurs privés, mais étroitement surveillée par des acteurs étatiques, constitue donc un préalable et non un substitut au dialogue entre les deux Etats rivaux.

Si la diplomatie du cricket sert des stratégies étatiques, elle n'est pas entièrement réductible à cela. Par bien des côtés, cette diplomatie sportive relève de logiques strictement privées. Celles-ci sont de deux natures : affective et mercantile. Comme nous l'avons déjà suggéré, les matchs de cricket entre l'Inde et le Pakistan donnent aujourd'hui l'occasion aux sociétés

(31) Sur la réhabilitation de cette notion wébérienne de «*décharge*», cf. Béatrice HIBOU (dir.), *La Privatisation des Etats*, Karthala, Paris, 1999.

(32) Cité par Rahul BHATTACHARYA, *Pundits from Pakistan*, op. cit., p. 11.

indienne et pakistanaise de renouer des liens distendus par la Partition, puis par les guerres à répétition qui ont marqué l'histoire des relations indo-pakistanaïses. A leur échelle individuelle, les «touristes du cricket» et leurs hôtes – parfois bénévoles (33) – s'efforcent de surmonter l'animosité qui prévaut entre leurs Etats pour célébrer un univers de sens partagé.

Cela est particulièrement vrai pour les populations les plus affectées par la Partition, en particulier les Sikhs (en Inde) et les Mohajirs (au Pakistan). Ce sont ces populations, gardant des attaches familiales (dans le cas des Mohajirs) ou religieuses et affectives (dans le cas des sikhs) chez «l'ennemi», qui ont soutenu avec le plus de ferveur la diplomatie du cricket, en réservant un accueil chaleureux aux joueurs et aux visiteurs du pays voisin. Or, pour ces populations victimes de la Partition, la diplomatie du cricket est moins synonyme de rapprochement entre l'Inde et le Pakistan que de retrouvailles avec les êtres et les lieux chers restés de l'autre côté de la frontière. Ce rapprochement infra-étatique est aussi sub-national, puisqu'il concerne des populations qui, pour une partie d'entre elles tout au moins, se reconnaissent dans une identité ethno-linguistique minoritaire – celle des locuteurs de l'ourdou dans le cas des Mohajirs et de leurs relations familiales en Inde, celle des pendjabiphones dans le cas des sikhs et des Pendjabis pakistanaïses.

Les élites politiques ne sont pas immunisées contre ces émotions, teintées de nostalgie pour ceux qui ont grandi dans le pays voisin. C'est le cas, notamment, d'un des plus virulents détracteurs des musulmans indiens, Lal Krishna Advani, qui laissa échapper son émotion au cours de sa rencontre avec l'équipe de cricket pakistanaïse lors de sa tournée en Inde en 1999. Alors ministre de l'Intérieur dans le gouvernement d'Atal Behari Vajpayee, Advani s'était rendu tristement célèbre au début de la décennie en orchestrant la campagne d'agitation qui s'était soldée par la destruction de la mosquée de Babour, à Ayodhya, en 1992. Dans le même temps, Advani est un Sindi, qui, natif de Karachi, conserve de solides liens affectifs avec cette province, aujourd'hui pakistanaïse. Au cours du match de cricket, Advani a donc été conduit à évoquer avec les joueurs pakistanaïses son enfance karachiite, dans un accès de nostalgie qui a paru d'autant plus sincère aux yeux de ses interlocuteurs qu'il leur semblait relever d'affects privés plutôt que d'une posture publique. Le vieillard aux yeux humides, qui se remémorait devant eux ses années de jeunesse à la St. Patrick's School, était une personne privée, bien plus qu'un représentant de l'Etat (34).

(33) En 2004, de nombreux chauffeurs de taxi, commerçants et hôteliers pakistanaïses ont refusé de facturer leurs services aux visiteurs indiens. En retour, de nombreux Pendjabis sikhs ont offert le gîte aux visiteurs pakistanaïses venus assister au match de l'équipe indienne et de sa rivale pakistanaïse à Mohali, au cours du printemps 2005.

(34) Pour un compte rendu de cette rencontre, cf. Shaharyar KHAN, *op. cit.*, pp. 9-10.

Parallèlement à ces logiques identitaires infra-étatiques, la diplomatie du cricket s'articule autour de logiques mercantiles. Cela est particulièrement vrai au Pakistan. Le PCB, coté comme une entreprise privée à la Bourse de Karachi, fait face à un déficit chronique, qui s'est aggravé depuis 2001, suite au boycottage du pays – jugé peu sûr (35) – par de nombreuses équipes étrangères. Entre 2001 et 2004, la seule équipe étrangère à avoir accepté de disputer un match au Pakistan fut celle du Bangladesh. Or, les rencontres avec l'équipe bangladaise sont les moins lucratifs des matchs internationaux disputés à domicile par l'équipe pakistanaise, dans la mesure où ils font l'objet de faibles droits de retransmission télévisuelle. Dans ce contexte financier précaire, les tournées de l'équipe indienne constituent une véritable aubaine pour le PCB et ses actionnaires. Peu avant la tournée de l'équipe indienne au Pakistan, en 2004, le porte-parole du PCB a ainsi confié à la presse que cette visite devait rapporter plus de 20 millions de dollars à la fédération (21 millions de dollars en droits de retransmission et 1,25 million de dollars de la vente des tickets (36)).

Ces logiques mercantiles favorisant la diplomatie du cricket viennent aussi la perturber. Si les entrepreneurs pakistanais du cricket soutiennent aujourd'hui la reprise des échanges sportifs avec l'Inde pour maximiser leurs profits, ils se trouvent confrontés aux résistances de leurs concurrents indiens, relayées dans la presse nationale par les commentateurs sportifs ou les simples aficionados du sport. En 2003, une lectrice du site nationaliste hindou Vigilonline s'indignait ainsi de l'entrisme des entreprises pakistanaises sur le marché indien de la rediffusion sportive : *«il est regrettable que nous ayons engagé un processus par lequel les entreprises pakistanaises se verront autoriser à participer et à avoir accès à nos marchés, à travers des matchs largement rediffusés. La bonne volonté est une chose, l'accès aux marchés et aux consommateurs indiens en est une autre – l'Inde s'apprête ici à renoncer à un avantage stratégique»*. On notera que cette lectrice énonce son propos mercantile dans l'idiome de la sécurité nationale, les arguments qu'elle apporte dans la suite de son texte pour justifier une suspension des échanges sportifs entre les deux pays étant tous de nature stratégique – persistance du soutien pakistanais aux troubles du Cachemire et du nord-est, notamment (37). Cet argumentaire suggère que, si les Etats indien et pakistanais sont aujourd'hui déterminés à faire un usage diplomatique des rencontres sportives entre leurs sociétés, certains acteurs sociaux peuvent pour leur part être tentés de s'opposer à ces rencontres, en s'appropriant alors le

(35) La Nouvelle-Zélande a été contrainte d'annuler la tournée de son équipe nationale en mai 2002, après un attentat (contre un bus de la Direction des constructions navales française) à proximité de l'hôtel où celle-ci se trouvait logée à Karachi.

(36) Matthew PENINGTON, *op. cit.*

(37) Arinda BANERJI, «Cricket diplomacy?», disponible sur le site Internet vigilonline.com, 22 déc. 2003.

discours stratégique de l'Etat pour servir leurs intérêts économiques, menacés par les entreprises du voisin.

* *
*

La diplomatie du cricket s'est initiée entre l'Inde et le Pakistan au cours des années 1980, avant de prendre son élan lors de la décennie suivante. Cette diplomatie sportive repose sur la sous-traitance aux équipes nationales de missions d'intérêt général. Cependant, cette diplomatie privatisée, destinée à conduire l'Inde et le Pakistan sur la voie de la détente en accompagnant chaque nouveau *round* de négociation, est aussi un mode populaire d'action diplomatique, soutenu par des initiatives et des affects privés. On peut à ce titre parler ici de diplomatie «mixte», où les logiques étatiques et privées se superposent sans pour autant se confondre, le fonctionnement en «*joint-venture*» des acteurs étatiques et de leurs partenaires privés procédant avant tout d'une recherche de synergies, mutuellement bénéfiques mais respectueuses des intérêts de chacun. Au-delà de ces synergies recherchées entre acteurs publics et privés, la diplomatie du cricket a impulsé une diplomatie sociétale relevant du «*people to people contact*», qui constitue aujourd'hui une ressource autant qu'une contrainte pour les dirigeants indo-pakistanaïs.